

TEMPORAIREMENT CONTEMPORAIN

Le journal de la Mousson d'été

Samedi 23 août 2025 • N°2



**NADIM BAHOUN, VÉRONIQUE BELLEGARDE, SAMUEL BUGGELN,
LAURENT GALLARDO, FRANÇOIS-XAVIER GUERRY, JOANNE HUGHES, MARTHA
MÁRQUEZ, FEDERICA MARTUCCI, NALINI VIDOOLOH MOOTOOSAMY, MONA EL YAFI**

Dictées à Copenhague

de *Martha Márquez* (Colombie)

traduit de l'espagnol par Laurent Gallardo et François-Xavier Guerry,

avec le soutien de la Maison Antoine Vitez

Lecture dirigée par Samuel Buggeln (États-Unis)

avec Christophe Brault, Sébastien Éveno, Matisse Humbert,

Noémie Moncel, Charlie Nelson, Charles Zévaco

La traduction de ce texte est une commande de la Mousson d'été dans le cadre du projet Tintas Frescas.

DANS LES BOUCLES DU DEUIL

Il y a des douleurs qui ne se racontent pas. Des morts qui ne se pleurent jamais tout à fait. Des pères qui ne cessent de marcher à défaut de savoir où déposer leur rage. Entre sa maison et le lycée, le professeur de *Dictées à Copenhague* tourne en rond. Il enseigne, récite, répète. Il ressasse. Et dans ses pas, le fantôme de son fils assassiné. Ses élèves l'interrogent sur l'état du monde, ce désastre, lèvent la main pour poser la même question : « Monsieur, vous croyez qu'on aurait pu faire quelque chose ? ». Le professeur, seul, entend tout autre chose, voudrait répondre lui aussi, pense à son fils, et vacille dans la douleur, la mémoire et la rage. Il continue pourtant d'enseigner. À ses élèves. À son ombre et au vide.

La pièce épouse l'errance de ce père. Scènes brèves, flashes hallucinés, retours obsessionnels — elle avance comme ces phrases qu'on récite en soi et qui deviennent des dictées détraquées, ou des prières inutiles. Le théâtre devient ici archive et élégie, manuel scolaire et carnet de deuil. Et toujours cette phrase du fils dans la mémoire : « Je reviens de la campagne, comme tous les jours ». La phrase revient, oui, comme un refrain tragique, mais le fils, lui, ne reviendra jamais.

Inspirée d'un fait divers colombien, la pièce de Martha Isabel Márquez installe son drame loin des grands procès, et des verdicts. Elle le loge dans la voix d'un père devenu « dicteur », coincé dans une boucle mentale, syntaxique et morale, qui tourne sans fin. Le père continue de vivre pour ne pas sombrer, ou peut-être sombrant, vit faute de mieux. L'assassin a purgé sa peine — on dit qu'il a rencontré Dieu. Mais la justice — et surtout la justice intérieure — s'accomplit-elle dans le repentir ?

On traverse un pays à l'image de son personnage : double, blessé, animé d'une joie factice et rongé par la violence sourde. C'est la Colombie, oui, mais nous sommes à Copenhague, et les horizons sont troublés ; nous sommes dès lors peut-être dans tous les lieux où la justice semble absente, où le pardon devient

l'autre nom d'un vertige impossible.

Le trouble cerne d'ailleurs toutes les perspectives : le père loin d'être ce héros vengeur, n'est pas sans zones d'ombre. Lui aussi a des gestes ambigus, des désirs troubles, des silences équivoques. Il se veut figure d'autorité, mais ne maîtrise plus rien — ni son chagrin, ni sa mémoire, ni son corps. Face à lui, le bourreau rédimé semble peut-être plus lucide, presque serein. Et c'est dans cette tension — insupportable, irréconciliable — que se déploie le cœur du drame : faut-il pardonner pour vivre ? Ou haïr pour ne pas oublier ?

Dictées à Copenhague se lit comme un poème noir sur l'irréparable. Une méditation sans répit sur le deuil empêché, la justice incomplète, et l'usure d'un langage incapable de penser les plaies. Le théâtre y devient cette chambre d'écho où les morts ne cessent de faire retour sur la scène des vivants, eux, qui à défaut de les rejoindre, tentent en vain de leur répondre : en ressassant le passé, ou se perdant dans leur silence.

Arnaud Maisetti



Entretien François-Xavier Guerry
et Laurent Gallardo, traducteurs
Réalisé par Arnaud Maïsetti



Retrouvez l'intégralité de l'entretien
sur le site de la Mousson d'Été



« Copenhague, c'est cet ailleurs et ce lieu de projections »

#1. La pièce et le théâtre colombien

Laurent Gallardo : Le théâtre colombien est peu connu en Europe, contrairement à d'autres traditions latino-américaines. C'est cette méconnaissance qui a suscité l'intérêt de la Mousson d'été. La traduction permet ici de découvrir, plutôt que d'accompagner une notoriété existante. L'œuvre de Martha Isabel Márquez nous a offert un accès inédit au paysage théâtral colombien.

#2. Violence et mémoire

François Xavier-Guerry : La pièce affronte la mémoire collective à travers une mémoire fictive mais emblématique...

LG : Inspirée d'un fait divers – un serial killer ayant violé et tué plus de 200 mineurs dans un contexte de guérilla et de narcotrafic –, elle montre une société où la violence est banalisée. Vue

depuis l'Europe, cette normalisation prend soudain une dimension dystopique.

#3 « Copenhague » ?

FXG : Ce nom crée un décalage entre attentes et réalité. Le « vrai » Copenhague devient un ailleurs rêvé, mais le village colombien reste paradoxalement présenté comme le plus bel endroit. Copenhague, c'est cet ailleurs et ce lieu de projections.

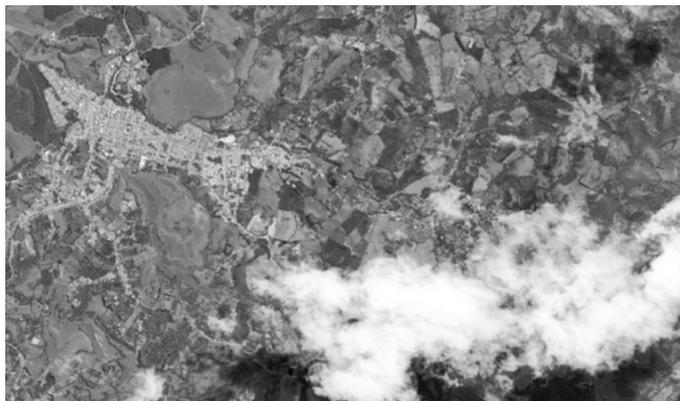
LG : J'ajouterais qu'il y a aussi beaucoup d'humour dans ce jeu avec les toponymes, comme si, dès les premières répliques de la pièce, Martha Isabel Márquez nous disait : « Vous pensiez que j'allais vous parler du Danemark ? Eh bien non ! »

#4. Langue et musique intérieure

FXG : Le texte imite le ressassement obsessionnel du personnage, enfermé dans ses dictées et son deuil. Nous avons dû préserver cette musique lancinante, tout en al-

légeant certaines répétitions qui alourdissaient le français. Les didascalies, elles, révèlent un véritable lyrisme.

LG : C'est dans le calibrage de ces effets stylistiques que l'échange entre traducteurs s'est avéré particulièrement intéressant. Nous avons évité le double écueil d'une traduction trop littérale où le ressassement aurait semblé sur-traduit et d'une recreation qui aurait limité à l'excès cette poétique de la répétition.



#5. Le dicteur et l'assassin

LG : La pièce s'évertue à éviter toute vision par trop manichéenne : rédemption, justice, vengeance y sont sans cesse interrogées. L'assassin converti affirme avoir payé, le père crie à l'injustice. Ce dernier n'est pas exemplaire non plus – mais qui a dit que les vic-

times devaient être exemplaires ?

FXG : La violence émane de tous les personnages ou presque : l'assassin, le père autoritaire et violent, la société militarisée... Le dicteur est l'une des nombreuses victimes de ce pays ravagé par la guerre et la crise, mais il n'en est pas moins bourreau lui-même, à sa façon...

#6. Résonances francophones

LG : Ce texte, ancré dans une réalité colombienne, aborde des questions universelles ayant trait à la banalité de la violence et ses conséquences sur les individus. Il convient d'être à l'écoute de ce qui joue de l'autre côté de l'océan, qui plus est à une époque où les digues démocratiques sont en train de céder et où la violence et le rapport de forces semblent de plus en plus légitimés par certains discours politiques.

FXG : On se demande, à la lecture de la pièce, si la loi du talion est un remède à la douleur. On peut en douter et c'est là une leçon qu'il nous faut entendre.

Bleach Me

de Nalini Vidoolah Mootosamy (Italie)

traduit de l'italien par Federica Martucci

Lecture dirigée par Véronique Bellegarde

avec Astrid Bayiha, Matisse Humbert et Cindy Vincent, musique Philippe Thibault

Cette présentation est le résultat d'un chantier « PLAYGROUND », projet cofinancé par l'Union européenne. La traduction de ce texte est une commande de la Mousson d'été.

CONTRE UN MONDE EN NOIR ET BLANC

J'étais tout à la fois responsable de mon corps, responsable de ma race, de mes ancêtres. Je promenai sur moi un regard objectif, découvris ma noirceur, mes caractères ethniques, - et me défoncèrent le tympan l'anthropophagie, l'arriération mentale, le fétichisme, les tares raciales, les négriers, et surtout, et surtout : « Y a bon banania. »»

Frantz Fanon Peau noire, masques blancs



De la difficulté d'être mère

Ada, jeune femme noire scientifique, ayant grandi en Europe, est le personnage principal de cette pièce. Tout commence par une scène de couple qui pourrait nous sembler familière : une femme ne sait pas trop comment annoncer une grossesse inattendue à son conjoint, mais, très vite, l'autrice dévie la trajectoire. Le réseau thématique se complexifie au fil de la pièce, jouant justement sur nos présupposés et notre horizon d'attente. La question des couleurs de peau se mêle à la question de ce rapport mère-fille sur trois générations. La défiance viscérale de la mère d'Ada pour l'Homme Blanc entache les relations de tous les personnages au début de la pièce. Des décennies de colonisation, de déportation massive, de migrations subies, de viols, et d'exploitation des corps ne peuvent pas être évacués, ni pris en charge par la jeune mère.

La souffrance psychique qui en résulte pour Ada se manifeste progressivement par une incapacité à prendre la parole, à trouver une place juste, à créer du lien : discriminer ceux qui aiment, se mettre à l'écart, se punir. Le texte invite à dépasser le cadre familial pour saisir l'ampleur de la souffrance.

Ce qui rend Ada si impuissante, c'est son incapacité à parler, à transmettre.

Bleach me interroge notre foi dans le dialogue. Ce sont bien les mots qui tissent le lien maternel : ceux qui permettent d'énoncer une souffrance, mais aussi de dire la force et le dépassement. Le délitement du lien entre Ada et sa fille s'accroît par le silence manifeste entre ces deux personnages qui ne dialoguent jamais.

Peau noire, masques blancs, cheveux multicolores

Le texte est irrigué par les réflexions dont se saisit actuellement tout le mouvement décolonial. Frantz Fanon et Françoise Vergès semblent ici les génies salvateurs, ou les bonnes fées au-dessus du berceau, qui ont justement manqué à cette famille victime des troubles séculaires causés par l'exploitation coloniale et le racisme systémique qui en découle depuis lors. On prend plaisir à voir cette identité en quête, complexe et multiple. L'autrice ne condamne personne en dehors d'un système, pas de gentils, pas de méchants, des humains qui font ce qu'ils peuvent avec un passé traumatisant dont ils ont peine à se défaire. Le changement de couleur de cheveux d'Ada serait alors un symbole, une manière de se réinventer et de défier les identités sclérosantes. Une multitude de mèches d'espoir ?

Laëtitia Guichenu

échos & conversations

#1 Ivre(s) de mots...

« Il faut être toujours ivre. Tout est là : c'est l'unique question. Pour ne pas sentir l'horrible fardeau du Temps qui brise vos épaules et vous penche vers la terre, il faut vous enivrer sans trêve. Mais de quoi ? De vin, de poésie ou de vertu, à votre guise. Mais enivrez-vous. » — conseil avisé de

Baudelaire qu'il a fallu hier prendre au mot. *Spraakwater* : expression néerlandaise intraduisible qui désigne ces boissons qui délient la langue, ou tout ce qui fait parler soudain, malgré soi : *Spraakwater*, le titre d'une pièce de Frank Siera, traduit par Mike Sens sous l'expression « Ivre de mots » a donné le nom de ce projet autour des écritures néerlandophones, de Flandres et de Hollande, qui se rêve passerelle vivante entre les écritures de là-bas jusqu'à nous. C'est cette passerelle que ce vendredi 22 août enjamba, entre les pièces de Sophie Kassies et de Bruno Mistiaen, et la Conversation des Bords de Moselle – on y parla quatrième mur et nudité fonctionnelle, vide fécond des traditions théâtrales Outre-Quévrain, différences entre pays de Flandre et langue des Pays-Bas, dépouillement de l'*In Yer Face* et puissance du théâtre de jeunesse en Batavie... « Comporte-toi normalement, c'est déjà assez fou », préconise un proverbe néerlandais – visiblement en v(a)in.

AM

#2 ...d'amour et de musique

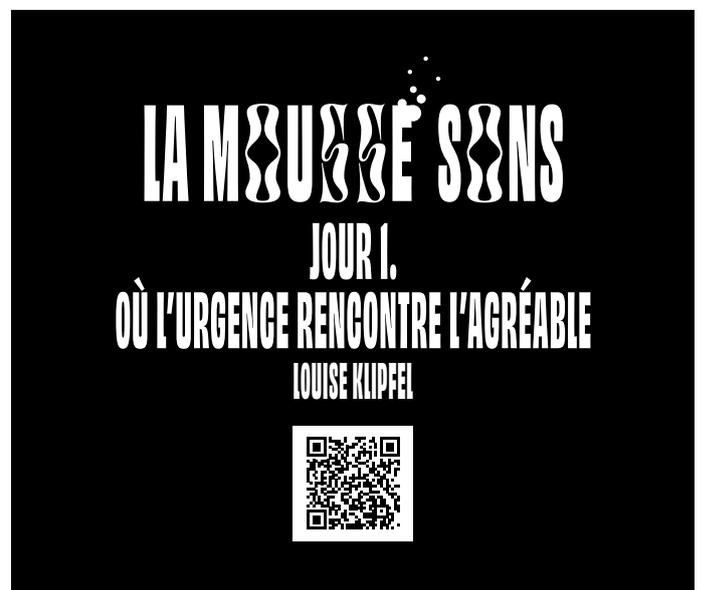
D'ivresse encore : le soir sous le chapiteau, le Cabaret conçu par Corrine, Philippe Thibault et Véronique Bellegarde nous a donné des nouvelles de l'Amour – cabaret enivré de chansons et de mots, de tendresse et d'irrévérence. Ivresse d'aimer et de dire et de chanter : si l'amour est à réinventer, qu'il se rêve dans ces fêtes où boire aux éclats jusqu'à croire qu'un refrain suffit pour tout recommencer.

AM

#3 Voyage à Beyrouth

Ce soir nous quitterons l'Abbaye, direction Beyrouth. Une des rares villes où ce qu'il s'y passe ne peut avoir lieu qu'à cet endroit du monde. La corruption a fini de gangrener le pays déjà meurtri par la guerre civile puis naguère l'occupation israélienne, et à bas bruit irano-syrienne. Mais le voyage vaut l'effort pour découvrir la poésie de Mona El Yafi, interprétée et prolongée par la danse de Nadim Bahsoun. La pièce décrit l'absurde beyrouthin, et l'humour comme bouée de sauvetage. Arnaud avait déjà rendu hommage à ce travail en construction offert en 2023 sous le chapiteau. À vos QR codes pour retrouver ses mots. L'occasion se présente ainsi de vous informer que tous les *Temporairement contemporain* sont en ligne, consultables pour les rendre un peu moins temporaires !

LG



*Copenhague. L'ancien élève et le dicteur
sont fascinés par le ciel.*

L'ANCIEN ÉLÈVE. –

Est-il vrai que nous chutons ?
Que l'univers est en chute permanente ?

LE DICTEUR. – C'est ce qu'on dit.

L'ANCIEN ÉLÈVE. – Et si l'on chute,
vers où chutons-nous ?

LE DICTEUR. – Qui sait ?

Comment pourrait-on le savoir ?
Mettons que le ciel est en haut pour nous,
est-il en bas pour ceux qui sont de l'autre
côté du monde ?

L'ANCIEN ÉLÈVE. – Un jour,
on va bien finir par atteindre la limite.

Si tout chute en même temps,
il doit y avoir une fin, on va s'écraser
quelque part, toucher un jour le fond.

LE DICTEUR. – Que sait-on au juste
de l'endroit où l'on tombe
et de celui d'où l'on tombe ?

**DICTÉES À COPENHAGUE
DE MARTHA MÁRQUEZ (COLOMBIE)**

TRADUCTEURS LAURENT GALLARDO ET FRANÇOIS-XAVIER GUERRY

MOUSSON D'ÉTÉ 2025



« Transmettre le sentiment d'appartenance dans un monde divisé »

J'ai fait un doctorat en littérature française et j'ai enseigné plusieurs années à l'université, avant que le théâtre ne s'impose avec force. Je ne connaissais pas le théâtre contemporain : pour moi, le théâtre, c'était Shakespeare, Goldoni, Beckett, Tchekhov et des auteurs français comme Molière, Racine, Ionesco, Camus.

J'ai expérimenté le théâtre, m'occupant du jeu, de la mise en scène, de la scénographie, des lumières. L'écriture est pour moi un mode de vie, un souffle. Je pourrais peut-être écrire sans le théâtre, mais je sais bien que sans le théâtre, je n'aurais peut-être jamais trouvé ma voix. Dans l'œuvre narrative, les phrases restent immobiles sur la page blanche. L'écriture théâtrale, en revanche, est vivante : elle bouge, elle évolue, elle agit à travers les acteur·ices et atteint les spectateur·ices. Le théâtre permet de raconter non seulement à travers les mots, mais aussi les pauses, les silences, les gestes, les souffles. C'est un langage où l'écriture n'est que le début d'un parcours partagé.

Bleach Me est une pièce très intime qui met en scène le corps, la couleur de la peau, les relations pluriethniques complexes et le lien entre les générations comme lieux de résistance, de conflit et de transformation. Entre convictions opposées, héritages coloniaux, amour maternel et fragilités personnelles, les trois personnages sont confrontés à une question qui traverse toute la pièce : comment transmettre l'identité et le sentiment d'appartenance dans un monde divisé par des frontières raciales persistantes ? J'avais depuis longtemps en tête d'écrire une pièce liée à la pratique du blanchiment de la peau par de nombreuses femmes en Afrique, en Asie ou en Amérique latine à l'aide de produits cancérigènes, afin de refléter les normes de beauté mondialisées.

Je vis en Italie depuis longtemps et j'ai pu observer les dynamiques relationnelles très complexes entre les personnes blanches et non blanches. Plus j'avance, plus je me rends compte, surtout à cause de l'absence de politiques d'intégration et de la propagande anti-immigration, que la cohabitation entre Blancs et non-Blancs devient de plus en plus tendue. Désormais, les incidents de violence et de haine raciale sont quotidiens. J'en ai moi-même été victime. Ce sont des incidents qui, peut-être autrefois, seraient passés sous silence, mais aujourd'hui, ce n'est plus le cas.

J'ai fait la connaissance de Véronique Bellegarde et de la Mousson grâce au réseau PAV-Fabulamundi, dans le cadre du projet européen PLAYGROUND. L'objectif est de traduire un texte et de le tester sur scène. En juin, nous avons effectué une résidence d'une semaine et nous avons pu vérifier non seulement l'efficacité de la traduction, mais aussi la tenue du texte, notamment dans le contexte français. La pièce en est ressortie enrichie. La version que nous présentons à la Mousson est le fruit de ces journées de travail.

carte blanche**Laurent Froment**

Artcena

**références :**

La superbe reprise par « As the Sparrow »
du morceau original cité ci-dessus :



La thérapie mussipontaine
vue par Hervé Blutsch
(merci Luciano Belvuido pour la vidéo)



J'ai commencé à venir à la Mousson au tout début des années 2000, à la création de theatre-contemporain.net, c'était alors le tout premier festival que nous couvrons avant une longue série, à la Mousson et ailleurs, pendant presque un quart de siècle, jusqu'à la fusion avec ARTCENA en janvier 2024 qui a repris le flambeau depuis.

C'est donc assez logique que la Mousson occupe une place bien particulière dans mon coeur, mais il n'y a pas que ça : je suis né dans la région, à Nancy précisément, c'est donc une sorte de retour aux sources. Et surtout, pour moi, la Mousson représente à elle seule, tel le zen écoulement de la Moselle, la lente transition vers cette importante période de l'année qu'est la rentrée. Ce ne sont pas les enseignants, en force ici, qui me contrediront, je pense ! « Quand vient la fin de l'été... » comme le chantait une célèbre figure locale des années 80 « que les moins de 40 ans ne peuvent pas connaître ». Eh bien c'est exactement ça pour moi la Mousson : une sorte de thérapie après la fureur d'Avignon, une façon comme une autre de se préparer à revenir à la réalité, sur de bonnes et saines bases.

Ma mission officielle ici :

réaliser les entretiens vidéo avec les auteur.ice.s

et les retransmissions des rencontres.

artcena.fr/magazine/evenements

Ma mission secrète ici :

capter en photos quelques instants de vie et d'ambiance du festival.

[instagram.com/laurentfroment](https://www.instagram.com/laurentfroment)

Vous me croiserez donc sans doute tôt ou tard en train de déambuler dans les couloirs de l'Abbaye ou dans les parages, un boîtier photo à la main...

Mais la Mousson, ce n'est pas qu'une ambiance, aussi formidable et atypique soit-elle, ni même les incroyables découvertes / mises en lumière de textes ou encore la géniale Université d'été. La Mousson, c'est un lieu de rencontres et d'échanges, un petit monde qui vit en quasi autarcie pendant une courte, mais intense semaine... Quel autre festival offre cette chance entre les ateliers, les lectures, les spectacles et les soirées, de déjeuner et dîner tous les jours dans la somptueuse abbatiale en y rencontrant au hasard des tablées, et de façon tout à fait naturelle, des générations si différentes et tous les métiers liés de plus ou moins loin à l'écriture théâtrale ? Je pense que c'est une chance incroyable, que nous devons toujours garder en mémoire, surtout par les temps qui courent. Même (et surtout) si, pendant cet instant un peu hors du temps, nous pouvons éventuellement nous couper totalement de l'actualité et de la réalité du monde extérieur...



La Balaguère

billet

Cabaret Stupéfiant

Le chapiteau a tremblé d'amour, chacun y est allé de sa chanson. La musique a adouci une journée rendue acide par les mots cinglants d'une mère et d'un fils. Le chapiteau a aussi tremblé d'effroi devant des kilos de verre pillé, flammes éteintes par la bouche transpercée d'une rose. Le public a pu pousser la chansonnette, retrouver avec délice les artistes de l'inauguration. On aurait volontiers arrêté le temps en chantant toute la nuit l'amour dans tous ses états. Les fils se tissent doucement entre les pièces, cette année mêle politique et famille, l'amour filial / parental bouleverse et questionne. Quel plaisir de constater l'union salubre des cœurs endoloris. Il est bien question d'amour à chaque pas : amour des textes, amour des gens qui les défendent. Sergio Blanco disait hier sur France Culture « Un monde post-textuel signifierait la fin de l'Humanité. » Heureusement, toutes les histoires d'amour ne finissent pas mal, la nôtre, en pleine Mousson 2025 ne fait que commencer et en défendant vaillamment les textes, elle sauvera ainsi l'Humanité. Quel défi enthousiasmant !

LG

14H30 - LECTURE - DICTÉES À COPENHAGUE

LIEU : MARRONNIERS

de *Martha Márquez* (Colombie)

traduit de l'espagnol par Laurent Gallardo et François-Xavier Guerry,

avec le soutien de la Maison Antoine-Vitez

dirigée par Samuel Buggeln (États-Unis)

avec Christophe Brault, Sébastien Éveno, Matisse Humbert, Noémie Moncel,

16H - PRÉSENTATION

LIEU : BORDS DE MOSELLE

« Les droits culturels, des principes aux pratiques » par Joanne Hughes (Sciences Po / Ecole du Louvre), attachée de conservation du patrimoine, chargée de médiation et des projets culturels au sein du Département éducatif et culturel des Musées de la Ville de Strasbourg.

18H - MISE EN JEU - BLEACH ME

LIEU : TILLEULS

de *Nalini Vidoolah Mootosamy* (Italie)

traduit de l'italien par Federica Martucci

dirigée par Véronique Bellegarde

avec Astrid Bayiha, Matisse Humbert et Cindy Vincent, musique Philippe Thibault

Cette présentation est le résultat d'un chantier « PLAYGROUND », projet cofinancé par l'Union européenne. La traduction de ce texte est une commande de la Mousson d'été.

20H45 - SPECTACLE HORS-LES-MURS - MA NUIT À BEYROUTH

au Centre culturel Pablo Picasso de Blénod-lès-Pont-à-Mousson

Conception *Mona El Yafi* et *Nadim Bahsoun*,

texte, mise en scène et interprétation *Mona El Yafi*, chorégraphie et interprétation *Nadim Bahsoun*

22H30 - DJ SET DE CORRINE

La Mousson d'été est subventionnée par le Ministère de la Culture (DRAC-Grand Est), la Région Grand Est, le Conseil Départemental de Meurthe-et-Moselle, la Communauté de Communes du Bassin de Pont-à-Mousson.

Les Rencontres théâtrales de la Mousson d'été et l'Université d'été européennes sont organisées par l'association La Mousson d'été et l'Abbaye des Prémontrés, avec le soutien du Rectorat d'Académie Nancy-Metz et de la DAAC, et celui des villes de Pont-à-Mousson et de Blénod-lès-Pont-à-Mousson.

En partenariat avec l'Abbaye des Prémontrés. En partenariat avec les projets de coopération « Fabulamundi. Playwriting Europe » et « PLAYGROUND » cofinancés par le programme Europe Créative de l'Union européenne. Avec le soutien d'ARTCENA - Centre national des arts du cirque, de la rue et du théâtre, de la Comédie de Reims - Centre Dramatique National, de l'Institut Culturel Italien de Strasbourg, de l'Ambassade de France et de l'Institut français en Colombie, de la Maison Antoine-Vitez - Centre international de la traduction théâtrale et du Performing Arts Funds NL ; avec le soutien logistique du Théâtre de la Manufacture - CDN Nancy-Lorraine et du Théâtre Gérard-Philipe Frouard ; avec la complicité artistique de France Culture. Avec la participation artistique du Jeune Théâtre National et l'aide du Studio ESCA.

la
MOUSSON
d'été

Abbaye
Prémontrés

PRÉFET
DE LA RÉGION
GRAND EST

La Région
Grand Est

MEURTHE
ET
MOSELLE

Bassin de
Pont-à-Mousson

Blénod

FABULAMUNDI
PLAYWRITING
EUROPE
NEW VOICES

DAAC

ACADÉMIE
DE NANCY-METZ

DAAC

ABCEIN

INSTITUTO
ITALIANO
DI CULTURA

The Cherry

AMBASSADE
DE FRANCE
EN COLOMBIE

INSTITUT
FRANÇAIS

FONDS
PODIUM
KUNSTEN
PERFORMING
ARTS FOND NL

FLANDERS
LITERATURE

FLANDERS
ARTS INSTITUTE

mav

THÉÂTRE DE
LA MANUFACTURE
CONFRANÇOIS
COMBART

STUDIO
ESCA

THÉÂTRE DE
LA MANUFACTURE
CONFRANÇOIS
COMBART

JEAN L'HÔTE

Télérama

culture